

TOME 77 – Fascicule 3
Septembre 2018

LATOMUS

REVUE D'ÉTUDES LATINES



Publiée par la Société d'études latines
de Bruxelles – Latomus

glosses over the inherent difficulties that these very characters are meant to inspire and reduces them merely to moral ciphers. To remember Karl Marx's *Misère de la philosophie*, thesis always provokes antithesis. Naturally, in such an ambitious thesis there exist a few missed opportunities. The main obstacle is that Aygon's argument is trapped in the inherent ambiguity and lack of clear definition of the term "staging", as the term intrinsically includes both masking and unmasking, revealing and dissimulating. From the outset, there seems to be no clear argument or theoretical frame as to how exactly this inherent ambiguity of staging may resolve itself in the work of Seneca or its exegesis, given that his philosophical and dramatic works (and their potential moralizing aspirations) do not lend themselves *ad fontes* to a programmatically consistent or coherent connection, as Aygon readily admits. To compound the problem further, the "act of interpretation" is not the same across generic boundaries and to call any interpretation a philosophical endeavor stretches the notion of both philosophy and performativity too thinly. If all the work is serving moralizing goals, in other words, then the purposes, conventions, and expectations of the generic difference are not accounted for, nor is the ambiguous and disturbing nature of some of the tragedies. In that sense, Aygon's contribution is undertheorized in theoretical groundwork and does not deliver convincingly the positive connection it promises. What is more, despite the fact that deciphering visual clues is a useful and laudable approach, the workings of *enargeia* and the subsequent stimulation of *phantasia* are hinging on a broader Stoic understanding of intentionality and the role of cognition through sense-perception (see e.g. Victor Caston, *Something and Nothing: The Stoics on Concepts and Universals*, in *Oxford Studies in Ancient Philosophy* 17, 1999, p. 145-213) and are not used merely for their rhetorical effect and their vividness. The discussion could have greatly profited if the workings of *phantasia* were placed in the broader and more abstract context of cognitive interplay in Seneca's work and the thought experiments (as-if statements) that they invite. Overall, the study is well researched and very well edited. It includes an appendix of texts and translations, a thorough bibliography, and three indexes (names, cited passages, themes). Despite my theoretical and methodological concerns, Aygon's study should be praised for the daunting scope and philological rigor in the analysis of Seneca's vast corpus. Criticism aside, this work will be of great interest to all students of Senecan studies for the years to come.

Zacharias ANDREADAKIS.

Robinson BAUDRY / Frédéric HURLET (ed.), *Le prestige à Rome à la fin de la République et au début du Principat*, Paris, de Boccard, 2016 (Colloques de la Maison archéologie et ethnologie, René-Ginouvès, 13), 24 × 16 cm, 317 p., 39 €, ISBN 978-2-7018-0435-4.

Cet ouvrage collectif, consacré à l'application de la notion de « prestige » à l'histoire de l'antiquité romaine, fait office de complément au 10^e colloque annuel de la Maison archéologie et ethnologie, René-Ginouvès (voir F. Hurlet / I. Rivoal / I. Sidéra (ed.), *Le prestige. Autour des formes de différenciation sociale*, 2014). Il participe donc d'une étude holistique de la notion moderne de « prestige » appliquée, avec les nécessaires précautions méthodologiques et terminologiques exposées dans l'introduction, à la matière historique de la transition de la République à l'Empire à Rome, et enrichie d'une ouverture sur le monde grec (C. Müller, *Le prestige peut-il s'acheter ? Réflexions sur la vente de la citoyenneté et des honneurs dans les cités grecques aux époques hellénistique et romaine*, p. 281-294). D'emblée, évitons dans ce compte rendu un résumé superfétatoire. En effet, le contenu des contributions est explicité et remis en contexte et en perspective dans l'introduction (p. 9-17), à l'entame de chaque contribution sous la forme d'un résumé-abstrait, enfin, en conclusion (A. Rouveret, p. 309-317). L'ouvrage envisage le prestige comme une donnée capitalisable qui peut s'accumuler ou

s'amoindrir, en traitant trois aspects : la distinction individuelle ou de groupe liée à un statut déterminé ; les performances qui permettent d'afficher une distinction sociale ; les stratégies pour éviter le déclassement social. Les contributions, réparties en trois catégories, traitent d'abord du prestige lié à un statut particulier : statut sénatorial en lien avec les traditions gentilices et la culture d'*exempla*, enjeu mémoriel qui consacre l'interpénétration du passé et du présent (K.-J. Hölkeskamp, p. 21-38) ; statut politico-religieux, abordé pour le cas du flaminat interdisant *de facto* à son titulaire une des principales sources de prestige, à savoir l'exercice de l'*imperium* et la victoire militaire, problème résolu par l'évitement de la charge ou l'obtention de concessions (R. Baudry, p. 39-52) ; statut d'Auguste lui-même, sorte de *primus civis inter pares* de la République, jouissant de la *tribunicia potestas* à vie mais dont le seul charisme ne serait pas suffisant en termes de prestige face à la concurrence consulaire, éliminée en 19 av. J.-C. lorsque les insignes consulaires (usage des douze faisceaux et du siège curule à l'intérieur de la Ville) sont remis à Auguste en vertu d'une *ὑπατικὴ ἐξουσία*, mesure novatrice qui, loin d'être purement symbolique, affermit son *auctoritas* (A. Dalla Rosa, p. 53-68) ; statut de citoyen acquis par les ressortissants des provinces qui adoptent alors les *tria nomina* entre le I^{er} siècle av. J.-C. et le I^{er} siècle apr. J.-C., via soit le patronage d'un *imperator*, soit le patronage dans une colonie, soit encore le double patronage (É. Deniaux, p. 69-80) ; statut lié à l'enseignement militaire qui aurait favorisé le recrutement provincial (P. Cosme, p. 81-90) ; statut de l'officier militaire se distinguant par des qualités (voir Cic., *Imp. Cn. Pomp.* 28-48) nécessaires à l'élaboration de son prestige, transposable ensuite sur le plan politique en vue d'une possible ascension sociale (B. Augier, p. 91-104) ; statut de la femme, notamment à propos des matrones agissant comme médiatrices entre les factions adverses durant les guerres civiles de la fin de la République (F. Rohr Vio, p. 105-118). Les contributions traitent ensuite des moyens pour gagner en prestige, à commencer par la *laudatio funebris* (M. Blasi, p. 119-134) ou le mariage (M. Canas, p. 135-148). Sur la base d'un échantillon statistique nécessairement incomplet récolté dans les sources littéraires, M. Canas montre que les stratégies matrimoniales sénatoriales sont défensives et davantage destinées à conserver un prestige acquis. Néanmoins, cette conclusion n'est-elle pas logique étant donné que le rang sénatorial est déjà le rang le plus élevé de la hiérarchie sociale ? Il faudrait nuancer une des conclusions de l'auteur (« Il apparaît par conséquent que le mariage n'était pas un instrument d'ascension sociale ou politique », p. 144), car à ne considérer que les « alliances impliquant des familles nouvelles », on observe qu'un peu plus de la moitié d'entre elles, d'après les chiffres donnés par l'auteur (p. 143), se lient avec des familles sénatoriales nobles. De plus, l'étude, afin d'être plus significative, mériterait d'être élargie aux chevaliers, qui, à l'époque tardo-républicaine, sont en pleine ascension sociale et politique. Enfin, on regrette l'absence totale des travaux de M.-Th. Raepsaet-Charlier, dorénavant rassemblés et édités par Anthony Álvarez Melero, *Clarissima femina. Études d'histoire sociale des femmes de l'élite à Rome*. Scripta Varia, Bruxelles / Rome, 2016). Mais le prestige peut également s'acquérir par les liens généalogiques, notamment ceux des roitelets hellénistiques, dont l'extraction royale ne jouerait plus qu'un rôle de distinction pour un pouvoir romain avant tout pragmatique (C. Lerouge-Cohen, p. 149-160), ou par le portrait politique sur les figures monétaires, dont A. Suspène (p. 161-178) retrace l'évolution, depuis son apparition à l'époque tardo-républicaine jusqu'à sa généralisation. Après avoir détaillé les caractéristiques propres à ce *medium*, A. Suspène reprend et développe l'hypothèse de B. Woytek, d'après qui le portrait monétaire serait le résultat de l'extension du *ius imaginum* ; ce phénomène remarquable aurait été provoqué par l'intensification et le prolongement des rivalités aristocratiques à l'époque des guerres civiles. Il est encore question du prestige que les résidences urbaines (*domus*) confèrent aux élites aristocratiques (J.-P. Guilhembet, p. 179-192), grâce à leur localisation, leurs relations topographiques ainsi que leurs

caractéristiques architecturales et leur mobilier. Enfin, par leur caractère spectaculaire, les discours occupent une place importante dans l'acquisition du prestige (É. Ndiaye, p. 193-204 et H. van der Blom, p. 205-218). Y. Berthelet (p. 219-232) traite des atteintes au prestige liées à la prise des auspices. F. Pina Polo (p. 233-248) souligne que l'échec électoral n'affecte pas le prestige des candidats : « dans la société compétitive romaine, les défaites électorales et judiciaires faisaient partie de la culture politique et ne supposaient pas nécessairement un affaiblissement du prestige du perdant » (p. 243). D'autres atteintes sont liées à l'infamie qu'engendrent les condamnations rendues par le *iudicium publicum* pour concussion (*de repetundis*), pour péculation (*de peculatu*) ou pour brigue (*de ambitu*) (C. Bur, p. 249-264), ainsi qu'à la faillite financière des sénateurs désargentés entre 29 av. J.-C. et 68 apr. J.-C. (F. Hurllet, p. 265-280). Cette dernière étude réaffirme que la fortune et la richesse matérielle étaient des conditions *sine qua non* au maintien du rang sénatorial et à l'acquisition du prestige attaché à ce rang. On observe une perte du prestige liée à la vente de la citoyenneté et des honneurs aux cités grecques (C. Müller, p. 281-294). Paradoxalement, la vente de la citoyenneté, phénomène qui se produit au sein des cités grecques comme Athènes, Halicarnasse et Tarse par exemple, principalement à partir du I^{er} siècle av. J.-C., et dont la fréquence s'accroît à l'époque impériale, ne serait pas un facteur d'indignité. Enfin, il existe une perte de prestige liée à un type particulier d'invective politique (*uituperatio*) : la « bouche impure » (P. Akar, p. 294-308). Au sein de la rhétorique latine, cette accusation est mise en relation, au sens figuré, avec la dilapidation du patrimoine, et, au sens propre, avec la consommation excessive de vin, le vomissement et les pratiques sexuelles buccales. En effet, la bouche, en tant que siège de la vérité et du discours politique, se doit de demeurer pure. P. Akar affirme que l'accusation de « bouche impure » n'atteint le prestige d'aucun des cas connus par les sources. Néanmoins, on pourrait objecter que le fait d'avoir artificiellement isolé ce thème de son environnement rhétorique et historique global amène automatiquement l'auteur à en amoindrir l'éventuel impact sur le prestige d'un homme politique. À travers l'ouvrage recensé, l'on remarque le soin apporté par les divers contributeurs à éviter le terme de « propagande », connoté certes, mais dont une utilisation subtile, fine, et consciente du poids idéologique attaché à ce mot, ne semble pas devoir biaiser une étude sereine du passé historique. Cet évitement terminologique se fait au profit d'un langage plus aseptisé : « stratégies d'auto-légitimation », « auto-représentation », « destruction du capital symbolique d'un ennemi ou d'un rival », etc. L'utilisation, en histoire, d'un concept tel que celui du prestige envisagé comme un capital socio-politique discriminant qui peut tant s'accroître que décroître, permet de penser et de problématiser le matériau étudié et, dans de nombreux cas, de renouveler la compréhension d'une époque. Cependant, le concept ne fait que mettre en relief certaines réalités du passé historique, directement en lien avec sa définition théorique et a priori, qu'il est généralement possible d'élaborer. Bien que la notion de « prestige » s'applique dans des situations à ce point différentes que ses contours, à première vue, apparaissent flous, le présent recueil réussit le pari d'à la fois prendre en compte la diversité des cas de figure où la notion de prestige est opérante et de réussir à décliner une idée force sans en altérer la nature.